

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 11 (1873)  
**Heft:** 35

**Artikel:** Le baptême de la ligne  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-182385>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 16.10.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

### PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.  
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 30 Août 1873.

### Le baptême de la ligne.

Qu'il fait chaud!... c'est le mot que nous entendons répéter dans la bouche de chacun depuis de nombreuses semaines. Il est vrai que la température est excessive, accablante, et paralyse les meilleures intentions, même celle de vous donner, chers lecteurs, quelques nouvelles amusantes et variées. Nos collaborateurs sont en villégiature, courent par monts et par vaux, cherchent l'ombre, la fraîcheur, et oublient que les abonnés n'entrent point dans ces détails et entendent qu'on les serve aussi bien pendant la canicule que dans la saison froide. Cependant, nous espérons qu'ils voudront bien prendre part à notre embarras du moment et nous permettre, malgré l'ardeur du soleil, de les conduire dans la région des tropiques, et de leur raconter, en attendant mieux, comment se pratique le *baptême de la ligne*, dont on fait un épouvantail aux voyageurs qui s'embarquent pour un autre hémisphère.

Les premiers navigateurs qui osèrent s'aventurer sous la zone torride, jusqu'alors réputée inhabitable, se voyant entrer dans un nouveau monde, imaginèrent de célébrer cet événement par une espèce de *baptême*, comme s'ils recommençaient une existence nouvelle. Dès lors, les matelots de tous les pays ont perpétué cet usage, et transformé en saturnale une cérémonie qui avait à l'origine un caractère essentiellement religieux. Elle est, du reste, une spéculation des marins, tolérée par les officiers, et qui a pour but d'obtenir des passagers une gratification que leur arrache la peur de ce baptême fantasmagorique. La tradition oblige le commandant du navire d'accorder, en outre, une sorte de congé à son équipage, de suspendre les travaux secondaires et de lui faire mesurer quelques rations de vin.

La veille du jour de la fête, un coup de sifflet retentit à la tombée de la nuit, puis un homme descend du haut de la mâture, vêtu d'un frac bleuâtre galonné de bandes de papier sur toutes les coutures, botté, éperonné, le fouet en main, une immense cocarde au chapeau : c'est le courrier du bonhomme Tropicque. On l'entoure à distance, parce que son fouet décrit un cercle qu'il serait dangereux de vouloir rétrécir. Le messenger céleste s'avance vers le commandant, incline son fouet devant lui, et, au milieu du plus profond silence, récite un discours dans le genre de celui-ci :

« Mon commandant, je viens d'ousque vous savez »  
 » peut-être, vous annoncer que mon maître, le vé- »  
 » néral sultan des Trois-Piques et de la ligne, a »  
 » reluqué votre navire par le trou d'un nuage usé »  
 » et qu'il se bichonne présentement pour s'affoler »  
 » dessus demain. En attendant, j'ai le tuyau du cou »  
 » singulièrement râpé par la commission que je viens »  
 » de vous transmettre. Je ne serais pas fâché de »  
 » l'humecter à votre santé avec ce tas de mateluches »  
 » qui sont là à rire en dessous. »

Le commandant répond par mille politesses à l'adresse du dominateur des régions tropicales, puis exprimant le plaisir qu'il aura à recevoir sur son navire un si grand personnage, il fait distribuer une rasade d'eau-de-vie à chaque assistant.

Le lendemain matin, pendant que les passagers et les matelots novices sont encore dans leurs chambres, tout se prépare sur le pont pour la cérémonie. On dresse le long du grand mât un échafaudage de barriques vides, surmontées de planches; c'est l'autel. On l'abrite d'une tente légère, et l'on met à réquisition, pour l'orner, toutes les ressources du bord, pavillons, armes, tableaux, etc. Sur le devant, une cuve haute et large, sur laquelle s'étend une planche de médiocre longueur, est enveloppée mystérieusement dans un immense pavillon dont les plis en dissimulent la forme : c'est la cuve baptismale. On distingue encore, sur un des coins de l'autel, plusieurs instruments d'un usage effrayant, tels qu'un énorme rasoir, des tenailles, une scie, une hache et son billot, et, avec eux, une fêrule de cuir, une assiette pleine de farine, un pot de noir de fumée, etc.

A midi, la fête s'ouvre; la cloche de l'avant et la clochette de l'arrière sonnent à toute volée. Le maître de l'équipage fait entendre le cri de : « Tout le monde en haut! » qu'il répète par trois fois d'une voix à réveiller un mort. Chacun prend place sur le pont; le commandant et son état-major en face de l'autel; les passagers et les matelots qui passent pour la première fois le tropique, tout près de la cuve où des gendarmes improvisés les gardent à vue pour empêcher toute tentative d'évasion. — Une foudroyante détonation de fusils accompagnée de cris étranges et d'une pluie de haricots tombant des hunes, annonce l'arrivée du bonhomme Tropicque, qui sort, suivi d'un brillant entourage, d'une vaste tente dressée derrière l'autel. Puis s'avance un char triomphal formé d'un affût de canon, brillamment pavoisé et traîné par deux animaux d'un aspect in-

descriptible. Sur ce char, trône une jeune femme richement parée; c'est la reine du Tropique, qui n'est autre qu'un des jeunes novices ou un mousse.

A la suite du roi et de la reine viennent en s'agitant de toutes façons les seigneurs et les dames de la cour, les uns chamarrés de cordons et de rubans, les autres noircis de goudron et traînant des chaînes qu'ils secouent en rugissant à la manière des diables de théâtre.

Le cortège ayant pris place dans l'enceinte, le père de la ligne lève la main droite, un profond silence s'établit, et il prononce une harangue facétieuse dans laquelle il ne manque pas de décrire aux néophytes les tourments auxquels on va les soumettre. Puis les gendarmes vont chercher une à une les personnes qui doivent être baptisées et les amènent sur la cuve mystérieuse. Il faut employer la force pour plusieurs, tant leur peur est grande. Cependant, la plupart en sont quittes pour de légers simulacres, grâce aux gros pourboires qu'elles ont eu soin de donner à leurs gardiens. On se contente de les faire asseoir sur la sellette sacrée, et, pour toute aspersion baptismale, on leur verse un peu d'eau pure, quelquefois même un peu d'eau de Cologne dans le cou ou dans la poitrine.

Mais les choses se passent tout autrement à l'égard de celui que sa mauvaise étoile a désigné pour être le jouet de tous. Il y a toujours une victime de ce genre, sans cela la fête de la *ligne* n'existerait pour ainsi dire pas. Le patient est attaché sur la sellette, puis soumis à des épreuves, à une torture pratiquées avec une apparence qui effraie les spectateurs, mais qui n'est qu'illusoire, comme les épreuves que les francs-maçons font subir à certains innocents qui se jettent dans leurs bras. Enfin la planche sur laquelle le pauvre diable est assis est brusquement retirée d'entre la cuve et sa personne, et on le voit tomber comme une masse de plomb dans ce petit océan de vieille sauce et de noir d'ivoire, où il disparaît un instant tout entier. Mais aussitôt le tube d'une pompe foulante fait jaillir le contenu de la cuve en flots jaunâtres, qui retombent de tous côtés sur la tête du patient. Enfin le torrent d'innombrables seaux d'eau lui tombe en même temps sur la tête du haut du grand mât. Puis commence bientôt un véritable combat à coups de seaux d'eau, qui ne tarde pas à confondre dans un *baptême* général les nouveaux embarqués et les vieux marins. — La fête se termine par une distribution de vivres et de vin à l'équipage, précédée et suivie de jeux et de danses.

Comme on le voit, le *baptême du tropique* est le carnaval des gens de mer. On le célèbre tantôt sous le tropique, tantôt sous l'équateur, suivant les circonstances de la navigation.

### Les délégués du Freiamt et le général

Masséna. (Fin.)

(D'après J. Frei, trad. par A. Reitzel.)

### III

Nos députés arrivèrent enfin devant l'hôtel du

général, mais là, au milieu du tumulte, leur tricorne dans la main, remplis d'angoisse et sans cesse exposés à être renversés et broyés par les chevaux, nos braves gens ne savaient plus à quel saint se vouer. Ils avaient beau lever leurs yeux suppliants vers tous ceux qui passaient, personne ne daignait les honorer d'un regard.

— Vous verrez, dit le maître d'école, que la bataille aura lieu ce matin déjà, et avant que nous ne soyons de retour, tout sera fini. Que Dieu ait pitié de nous !

— Cela pourrait bien être, répondit le président en essuyant avec la manche de son habit la sueur qui coulait de son front. Si nous étions seulement auprès du général, à la fin je me chargerais bien de faire le discours.

— Oui mais, sûrement, la sentinelle ne nous laissera pas entrer, répliqua le maître d'école en soupirant. Il me semble encore voir du sang à son grand sabre.

— Je crois que oui, reprit le président d'un ton lamentable. Mais quoi qu'il arrive, vous me serez témoin devant la commune que j'ai fait mon devoir.

A cet instant, le petit Hollandais, qui jusqu'alors s'était tenu tranquille derrière les députés, laissa tomber son sac à terre et courut vers l'escalier. — Le capitaine, s'écria-t-il, le capitaine qui a logé si longtemps dans notre village !

Les deux hommes, surpris, suivirent du regard leur petit compagnon qu'ils avaient complètement oublié. Leur étonnement augmenta quand, un moment plus tard, Steffele se trouva devant la porte de l'hôtel et aborda un jeune officier qui, souriant, après quelques paroles, le fit entrer malgré l'air rébarbatif de la sentinelle.

— C'est un petit diable que ce garçon ! s'écria alors le président. Après tout, il fera l'affaire tout seul.

— Cela me serait bien égal, si seulement il pouvait obtenir quelque chose, dit timidement le maître d'école.

Le président, dont l'ambition se réveillait à l'idée de se voir honteusement frustré de l'honneur d'avoir sauvé le village par ses conseils, n'aurait probablement pas été d'accord avec la modestie et l'humilité de son compagnon ; mais pendant qu'il réfléchissait, l'officier et le petit Hollandais reparurent sur la porte. Le garçon, les yeux brillants de joie, descendit en sautant : Venez, venez vite, cria-t-il aux députés, le général a un petit moment et veut vous entendre.

L'officier leur fit signe de s'approcher. Le premier député saisit son sac des deux mains, le second poussa quelques soupirs en prononçant quelques mots incompréhensibles, probablement le commencement d'une prière, et ensuite ils montent, passent devant cette sentinelle qui leur avait inspiré une si grande peur, et suivent l'officier par une longue allée. Enfin, celui-ci ouvre une porte en disant à voix basse : Le général en chef !

Etourdis par le bruit de l'armée, émus, agités